



## Femme noire dans les médias blancs

Mireille-Tsheusi ROBERT<sup>1</sup>

Les débats télévisuels peuvent se transformer en foire d'empoigne idéologique où se mêlent les attaques *ad hominem* et les procès d'intention injurieux. Il arrive toutefois que la violence symbolique des échanges échappe au spectateur. C'est particulièrement le cas lorsque les personnes attaquées sont, par ailleurs, la cible de fortes discriminations sociétales et/ou invisibilisées sur les écrans. Comment la dynamique des débats publics soutient-elle un processus émancipatoire ?

Dans ce texte, j'analyse les difficultés que j'ai personnellement rencontrées lors de ces débats, difficultés qui résultent du fonctionnement actuel du système médiatique, mais aussi des malaises qu'engendrent ma position intersectionnelle<sup>2</sup> de Noire, femme, activiste, diasporique et intellectualisée.

### Apprendre à « parler court, vite, simple et choc »

En tant que porte-parole associative, j'ai fait le choix d'une visibilité médiatique soutenue. Entre 2018 et 2020 par exemple, chaque année je faisais entendre le point de vue de Bamko au travers d'une centaine d'occurrences médiatiques. Mais les choses ont bien changé depuis ma première interview quand j'avais 17 ans dans la petite ville de Baelen (province de Liège). Je me souviens comment la salle à manger familiale s'était transformée en studio afin que je réponde aux questions d'un journaliste du média local sur mes ambitions à devenir Miss Belgique 1999. Euphorique, je prenais la pause sous l'œil amusé du photographe, de mon (beau)père blanc-belge, de ma mère belgo-congolaise et de mes quatre frères et sœurs métis. Vingt-trois ans plus tard, l'euphorie est retombée. En effet, non seulement je me suis

---

<sup>1</sup> Membre de Bamko.

<sup>2</sup> L'intersectionnalité est un concept qui cherche à mettre en évidence le caractère multidimensionnel des discriminations. Ainsi les différents aspects sociaux et politiques de l'identité d'une personne se croisent parfois en créant de situations de discriminations plus désavantageuses. Ces dimensions sont, entre autres, le genre (sous les différentes formes d'expression et d'identité), la race, l'origine nationale ou ethnique, la religion, l'orientation sexuelle, l'état de santé, la situation socioéconomique.

confrontée à un exercice plus complexe que les simples interviews, c'est-à-dire les débats contradictoires, mais j'ai par ailleurs dû professionnaliser mes prises de parole en standardisant des « éléments de langage » afin d'entrer dans le format actuel où il faut parler court, vite, simple et choc. Ces éléments de langages, sorte de *verbatim*s industrialisés, sont répétés à l'envi dans différents médias, permettant de ne pas perdre le fil de la campagne de sensibilisation en cours. Je reconnais leur utilité mais ils peuvent aussi laisser un goût amer, un sentiment de perte d'authenticité.

Pour développer des idées complexes dans un débat sur les chaînes télévisuelles RTL-TVI, LN24 ou sur la RTBF, je n'ai généralement qu'entre 2 et 10 minutes. Ayant reçu l'invitation moins d'une semaine avant, parfois moins d'un jour avant le débat, il faut non seulement préparer ses fiches et pense-bêtes sur une foule de sujets susceptibles d'être abordés, il faut aussi parler vite. Surtout lorsque les 10 précieuses minutes sont entrecoupées de mini-reportages et autres micros-trottoirs, d'invectives émanant de contradicteurs·trices ou encore de questionnements auxquels le journaliste-animateur répond lui-même sans prendre de précautions quant aux « white-mansplaining »<sup>3</sup> ou au « white-maninterrupting »<sup>4</sup>.

### Bien connaître son (ex-)colon

Sur le long terme, il me semble que l'oppressé·e connaît mieux son bourreau que ce dernier ne connaît sa victime. Ayant eu le temps de l'observer dans toute sa puissance destructrice, perverse, cupide, nous, les Noir·es<sup>5</sup> savons exactement de quoi le bourreau est capable. Par contre, l'opresseur ne sait pas de quoi nous sommes capables. Il n'a pas pris le temps de nous observer dans notre pleine puissance, il ne connaît nos possibilités que sous le joug de l'esclavage, de la (néo)colonisation, du racisme contemporain en Europe, etc. Mais finalement, c'est peut-être ça le problème des blancs racistes : la puissance des Noir·es, leur parole, leurs possibilités, leur pouvoir. Peut-être sont-ils convaincus que si nous participions réellement au pouvoir, nous nous comporterions comme eux en commençant par les mettre en esclavage et à les discriminer à l'emploi...

Provocatrice, je dis toujours « *qu'il faut bien connaître son colon* ». Par exemple, j'estime que les Belges sont plus sensibles que les Français à la notion de « *perdre la face* ». Je m'explique : après un débat houleux sur une chaîne télévisuelle ou radiophonique, il arrive souvent que l'on

---

3 Il s'agit d'un concept issu des courants féministes qui désigne les hommes ayant une attitude dirigiste envers les femmes et prétendant mieux savoir qu'elles ce qu'elles vivent et comment elles doivent lutter. Dans ce cas, il désigne des hommes blancs faisant preuve de *mansplaining*.

4 Interruption inutile de la part d'un homme (blanc) envers une femme. Généralement lié au mansplaining, l'objectif de la personne qui interrompt est d'expliquer à la personne interrompue une situation que cette dernière connaît mieux. Aux yeux de celui qui interrompt, son explication aurait plus de valeur que celle des autres.

5 Je n'ai pas de définition de Noir·es mais je suis sûre d'une chose : vous savez exactement de qui je parle.

ne m'invite plus face à la même personne. Pour éviter toute mort médiatique, en tant que Noire militante de la diaspora, j'ai tout intérêt à bien connaître la culture coloniale de mon interlocuteur·rice car elle dessine les spécificités de la culture raciste de chaque État postcolonial. Traditionnellement, les Noir·es ne sont pas censé·es s'exprimer. L'esclave ou le·la colonisé·e n'avait pas son mot à dire, encore moins si sa prise de parole remet en question la légitimité des blanc·hes<sup>6</sup> à s'arroger des privilèges<sup>7</sup>. Bref, dans un contexte historique d'esclavage et de (néo)colonisation où le·la Noir·e devait se taire, ma prise de parole en public sur des sujets politiques – au sens large – est un acte transgressif à visée émancipatrice.

Ce schéma de silenciation semble encore vivace : alors qu'en France les mêmes acteur·rices reviennent régulièrement s'étriper les idées sur les plateaux télévisés, en Belgique le blacklistage est extrêmement rapide et concret<sup>8</sup>. Ainsi, biberonnée à la culture du compromis à la Belge – notion hautement vitale sans laquelle il n'y aurait plus de royaume – je m'adapte. Vous connaissez mes dix commandements qui concernent le sujet suivant « *Comment parler à un·e blanc·he sans subir une mise à mort professionnelle ?* » Je n'ai pas le temps dans le cadre de ce texte de tout énumérer mais sachez qu'en premier lieu, c'est : « *Ne donne jamais l'impression de le·la contredire* ». Je ne réussis pas toujours à suivre mes propres commandements, comme sur le plateau de LN24 où je remarquais le daltonisme racial de mon interlocutrice. Puisqu'elle ne voit pas ma couleur, il est fort probable qu'elle ne voie pas non plus les discriminations qui y sont liées. Par ailleurs, son assertion – « *je ne vois pas votre couleur* » – sous-entend que moi, *a contrario*, je verrais exagérément le problème que pose ma couleur<sup>9</sup>. Autrement dit : paranoïaque de la race, je verrais du racisme partout et en tout. Bon, autant vous le dire tout de suite, je n'ai pas pu me retenir...

### Étudier par cœur le rôle médiatique assigné

Pour que le film du débat soit crédible, il faut assigner un·e invité·e dans le rôle du·de la méchant·e, de l'opposant·e, de l'étrange ou du moins de l'outsider. Ce·tte dernier·ère est parfois le·la plus éloigné·es du grand public en termes d'idées que l'on se fait des tenants du pouvoir (homme, blanc, valide<sup>10</sup>, de plus de 45 ans, légèrement ou moyennement misogyne,

---

6 Terme généralement utilisé pour les personnes de peau claire et d'origine (ethnique) européenne. Il s'agit généralement d'un groupe qui n'est pas victime de racisation.

7 Le privilège blanc est composé de privilèges dont peuvent bénéficier (directement ou indirectement) des personnes blanches (ou assimilées) dans nos sociétés. Ces privilèges peuvent être particulièrement visibles dans des groupes sociaux, politiques et économiques semblables. Ces privilèges peuvent apparaître dans divers domaines comme par exemple l'accès au logement, la recherche d'emploi, les rencontres avec les forces de l'ordre, etc.

8 Cela ne veut pas dire que les médias français sont exempts de ce type de phénomène de blacklistage des militant·es racisé·es.

9 C'est aussi ce qu'a compris une partie du public, en témoigne ce commentaire Facebook me concernant : « *Yoann Nycho : Donc si je comprends bien, à chaque fois que quelque chose est refusé à cette dame, c'est à cause de la couleur de sa peau. C'est vrai que ça n'arrive jamais aux blancs de se voir refuser une école ou un logement. Mdr ah, victimisation quand tu nous tiens* ».

10 Selon le Collectif Lutte et handicaps pour l'égalité et l'émancipation (CLHEE), le validisme se caractérise par la conviction de la part de personnes valides que leur absence de handicap et/ou leur bonne santé leur confère une position plus enviable et même supérieure à celle des personnes handicapées.

homophobe, validiste, raciste...), éloigné·e en terme de valeurs (des communistes par exemple), différent·es dans les codes vestimentaires et physiquement (hippies modernes, tatouages, coupes et couleurs de cheveux surprenants, couleur de peau, handicap...). Tandis que le·la gentil·le s'occupe – *a priori* – de défendre le sens commun, les idées les plus partagées par le grand public et le médiateur, soit le journaliste, feint l'impartialité<sup>11</sup>. Bien que ce script ne soit pas dénué d'adjuvants et de figures ambivalentes<sup>12</sup>, le contraste entre les représentant·es du sens commun et les outsiders reste un pilier médiatique récurrent. En tant que personne racisée<sup>13</sup>, je suis assignée au rôle de méchante, la fameuse « *angry black women* »<sup>14</sup> qui oppose aux Belges des réalités qu'ils nient (la violence raciale belge), un passé dérangeant (l'histoire coloniale) et une présence qu'ils espéraient être de courte durée mais qui s'éternise (diaspora installée depuis longtemps). Tandis que l'on m'attend dans l'énervement, je m'évertue à être plus calme que d'habitude, alors que je pense que la colère est une réaction saine face au piétinement de la dignité humaine par les racistes, je m'efforce d'en laisser transparaître le moins possible. Malheureusement, ces fragiles stratégies ne suffisent pas à éviter la stigmatisation ou l'étiquette de personne « *trop radicale* ». Parce qu'avant même que j'ouvre la bouche, mon ethos racial a déjà réveillé les stéréotypes et préjugés du « *white gaze* »<sup>15</sup>. J'ai pu constater que ce que je dis est jugé comme étant trop radical jusqu'à ce qu'un quelconque ministre le répète ou le mette en pratique. L'idée est dès lors déradicalisée, sanctifiée par l'action – non pas du saint Esprit – mais de l'homme blanc. Malheureusement pour moi, l'étiquette stigmatisante continuera à me coller à la peau, je resterai la « *angry black women* », celle par qui le scandale arrive. C'est là un fort impact de l'exposition médiatique à travers les débats sociétaux.

### Envisager la couleur du sacrifice

Il est primordial de veiller à cela parce que les conséquences sur les plans associatif et personnel peuvent être très lourdes, allant de la coupure des subsides, en passant par la discrimination et jusqu'à la menace de mort.

---

11 Cela ne veut pas dire que je n'ai jamais rencontré de démarche journalistique sincère.

12 Tels que les lanceur·euses d'alerte à la fois apprécié·es pour leur sacrifice et détesté·es parce qu'ils brisent les règles d'un système légiféré, démocratique et capitaliste imparfait mais auquel on s'est habitué.

13 Il s'agit d'un terme utilisé pour désigner des personnes appartenant, de manière réelle ou supposée, à des groupes victimes de racisation. La racisation est le processus qui va assimiler certaines personnes à une « race », en particulier en fonction de certaines caractéristiques ethniques.

14 Il s'agit d'un stéréotype assigné aux femmes noires et qui les caractérise comme étant de mauvaise humeur, hostiles, violentes et excessivement agressives. Ce stéréotype s'attaque particulièrement à leur façon de parler et d'adresser des problèmes auxquels elles sont confrontées et se fonde sur la misogynie.

15 Regards des personnes racisées sous le prisme de la blanchité. Cette blanchité est accompagnée d'une présumée neutralité qui permet au regard blanc de se légitimer vis-à-vis du regard noir et/ou racisé. Selon une analyse de Bamko-Cran sur le sujet « *la parole blanche est raisonnée, posée, lavée de tout préjudice alors que la parole racisée sera émotionnelle, énervée, égocentree, communautaire* ».

Comme toutes les Noires de Belgique, je suis discriminée sur le marché de l'emploi ; en témoignent les chiffres d'Actiris, l'agence régionale pour l'emploi<sup>16</sup>. Alors que je me présentais à un entretien d'embauche, la recruteuse m'a non seulement reproché ma coupe afro (style Michael Jackson, version 1960) mais aussi mes prises de position lors de différents débats rediffusés sur Youtube. Au préjudice de la discrimination à cause la couleur de peau s'ajoute celui du militantisme. Autre exemple : au sortir d'un débat à RTL-TVI sur la restitution des biens culturels africains détenus dans des musées belges, un contradicteur me faisait remarquer que je n'étais pas une vraie africaine. Il préfère traiter avec ceux du continent africain qui selon lui sont bien contents qu'on les aide à conserver leurs artefacts. Ainsi, s'ajoute un critère de discrimination : être issue de la diaspora.

Mon ethos racial m'expose à davantage de conséquences qu'une femme blanche lorsque j'aborde les questions décoloniales. Je me souviens que le préjudice n'était pas aussi fort pour une alliée blanche<sup>17</sup> qui avait déclaré – tout comme moi lors d'un débat télévisé – que la chanson « *Cho Ka Ka o* » d'Annie Cordy est raciste. Patrick Sébastien et Elie Semoun se sont exprimés en disant, par exemple, que l'« *On touche le fond de la bêtise revendicative* », suite notamment à mon intervention dans le journal télévisé de France 2 et à de nombreuses protestations de militant·es de tous bords. Quand même les alliés blancs ne comprenaient pas, je me suis sentie obligée de me justifier et d'explicitier en quoi cette chanson et son clip sont racistes dans une tribune.

Chaque débat se déroule sous haute tension pour moi car je sais exactement ce que je risque. Je sais que je peux perdre mon emploi et ne plus en retrouver un après à cause de mon militantisme. Les alliés blancs ou les communautés afro-belge et racisées voudront-ils m'aider à ce moment-là ? Rien n'est moins sûr ! C'est pourquoi ces débats télévisuels sont quasi suicidaires sur le plan professionnel. Quoiqu'il en soit, je sais quelle est la couleur de mon sacrifice.

### **S'émanciper, se rendre visible, négocier**

Malgré les difficultés énumérées, je continue à participer à ces débats pour plusieurs raisons. Tout d'abord, je supporte mal ceux que j'appelle « *les spécialistes de Nous* », autrement dit

---

<sup>16</sup> Selon cette étude d'Actiris, les femmes d'origine non-européenne sont les plus vulnérables sur le marché du travail. Le taux de chômage (au 4<sup>e</sup> trimestre 2015) des femmes originaires du Congo-Kinshasa, Burundi et Rwanda est de 38,9 % et s'élève jusqu'à 44,3 % pour les femmes originaires d'autres pays africains. Même à un niveau de diplôme égal, celles-ci ont plus de difficultés à intégrer le marché de l'emploi de façon durable et en fonction de leurs compétences. Pour celles qui se trouvent en situation de monoparentalité, les chances de trouver un emploi deviennent très faibles en comparaison à d'autres catégories de chercheurs d'emploi.

<sup>17</sup> Il s'agit des personnes qui s'engagent aux côtés des mouvements antiracistes mais qui ne sont pas racisées elles-mêmes. En théorie, ces personnes entament un processus de réflexion, de prise de conscience et de déconstruction sur les problèmes raciaux.

les « experts du monde arabe », « spécialistes de l'Afrique des grand lacs » et autres usurpateurs au style colonialo-paternaliste. La différence entre un·e « spécialiste de Nous » et un·e « allié·e blanc·he », c'est l'incapacité du premier à lâcher le micro, à nous considérer comme des sujets ayant des velléités propres et non seulement comme des objets d'étude et des gagne-pains ! Je suis convaincue qu'aucun·e expert·e blanc·he ne peut libérer les Noir·es du racisme, une grande partie du travail émancipatoire doit se faire par nous-mêmes.

Vous l'aurez compris, la participation à ces débats constitue donc aussi un processus émancipateur face aux différents expert·es voulant parler à notre place. Reprendre les rênes de notre destinée collective passe par la possibilité de choisir nos allié·es et de réfuter les charlatans et opportunistes du secteur de la diversité, de l'interculturel, de la coopération, etc. qui pullulent dans les débats où l'on parle de nous sans nous.

Déjà, les chiffres du rapport du CSA ont largement démontré l'invisibilisation<sup>18</sup> des Noir·es dans les médias<sup>19</sup> ; c'est pourquoi lors de ma participation à des débats, j'espère contribuer à contrebalancer cette absence médiatique des femmes noires en Belgique francophone. L'objectif est évidemment d'être vue pour habituer le grand public à nos phénotypes. Souvenez-vous des plaintes envoyées à la RTBF arguant que la miss météo Cécile Njunga, d'origine congolaise, était bien trop noire. Ce genre d'actes témoigne aussi du fait que la plupart des belges-blancs ne fréquentent pas d'afrodescendant·es<sup>20</sup> dans leurs cercles intimes, privés, familiaux, professionnels, etc. De plus, nous voulons être entendues, notamment, au sujet des problèmes sociétaux nous concernant. Lorsque je m'exprime publiquement, je représente un point de vue collectif émanant de l'association Bamko – mais le plus souvent de plusieurs entités similaires – sur des sujets précis et symboliques (comme la mise en place d'une Place Lumumba) ou immédiats (comme le refus d'un commissariat d'enregistrer une plainte pour racisme). Il s'agit aussi d'habituer le grand public à l'idée de notre présence définitive sur le territoire et du fait qu'il faut dès lors prendre de la hauteur en tenant compte de nos voies, c'est-à-dire de nos choix, nos désidératas, nos aspirations, nos idéaux, et des méthodes collectivement préconisées. Et ce, même si ces orientations ne sont pas homogènes entre nous, les Noir·es.

---

18 Lorsqu'une personne, un État ou toute autre entité telle qu'une chaîne de télévision montre peu ou pas une catégorie de la population ou son point de vue collectif. L'invisibilisation s'applique aussi lorsque l'on montre ces catégories, dans le secteur du divertissement ou de l'information, mais majoritairement dans des situations défavorables (sans-papiers, pauvres, violence urbaine, ...).

19 Selon le CSA dans son Baromètre de la diversité et l'égalité 2018, seulement 3,78 % de journalistes et animateur·rices sont perçu·es comme issu·es de la diversité (ceci inclus les personnes perçues comme noires, métisses, arabes, asiatiques et latino-américaines). Dans la catégorie des intervenant·es (tendances générales toute catégories d'intervenant·es confondues), le chiffre ne monte qu'à 14,39 % (sans distinction de genre). Dans le cadre des communications commerciales, seulement 5,67 % des personnes sont des femmes perçues comme noires.

20 Terme employé par l'autrice pour désigner les descendant·es de peuples africains qui ont subi l'esclavage, la colonisation et des déportations extracontinentales de masse. Cette définition est préconisée par le Parlement européen et l'Organisation des Nations Unies.

Ensuite, dans une perspective d'éducation permanente, les débats télévisuels, ou non, sont pour moi un dialogue avec le grand public, par média interposé. En effet, les débats sont des occasions permettant de sensibiliser les spectateurs dont font partie les personnalités politiques en exercice. En ce sens, ces débats sont un outil permettant de préparer les négociations politiques qui suivront sur des sujets tels que la restitution des biens culturels africains, la décolonisation de l'espace public, de l'enseignement, des universités, du secteur de la coopération au développement, la transformation du folklore raciste de Zwarte Piet, etc. Puisqu'*in fine*, j'espère aussi apporter ma pierre à l'édifice en ce qui concerne la justice raciale, l'égalité d'accès et de jouissance des droits pour les Noir·es de Belgique et par là, de toutes les Belges et les sans-papiers.

### **Poser ses limites : « Ne me libère pas, je m'en charge »**

Pour m'adapter au système médiatique, j'ai donc appris à *parler court, vite, simple et choc*, j'ai appris que dans ma relation avec les journalistes blancs ou mainstream, je dois d'abord porter la casquette de l'éducatrice qui explique ce qu'est le *mansplaining* afin de garantir la sérénité du débat. J'ai étudié par cœur le rôle médiatique assigné – le rôle de la « *angry black women* » – dans le but de mieux le contourner. Et ce n'est pas tout, j'ai aussi appris à bien connaître les états d'âmes et susceptibilités de mes colons car s'il faut bien secouer le cocotier pour espérer manger, aucune noix de coco ne devrait me tomber sur la tête. Parce que les conséquences sont lourdes lorsque l'on fait perdre la face à un·e blanc·he, j'ai dû me préparer au sacrifice de ma tranquillité personnelle et de ma vie professionnelle lorsque je contredis trop ouvertement un blanc·he puissant·e tout en essayant, tout de même, de poser des limites à l'invisibilisation de nos visages, de nos voix et de nos voies. J'ai appris à trouver le courage de dire : « *Ne me libère pas, je m'en charge* » et à utiliser les débats comme des outils de dialogue avec le grand public et de négociation politique qui devrait aboutir à l'égalité de la jouissance des droits.

En conclusion, être une femme noire, une personne stigmatisée (porteuse de handicap, grosse, homosexuelle, ...) qui prétend débattre dans des médias blancs mainstream nécessite, une bonne préparation en amont ainsi qu'une grande technicité dans ces prises de parole toujours risquées.

Pour citer cet article : Femme noire dans les médias blancs, Mireille-Tsheusi ROBERT (Mai 2022). Analyse n°1, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.

Cette analyse de Bamko asbl est soutenue par une reconnaissance en Education Permanente (Fédération Wallonie-Bruxelles).  
C'est l'aboutissement des discussions au sein des groupes de travail et d'autres activités de l'association.